

della restituzione del contesto storico, agli spettacoli antiocheni di età imperiale. P. Cipolla (*In principio era il coro. Aristofane e le origini della tragedia*) rilegge con intelligenza *Poetica* 1449 a 9 s., il passo celeberrimo delle origini della tragedia, con una sottolineatura efficace del dibattito critico di lunga data e con lo spunto ad accogliere la ricostruzione aristotelica con minore rigidità, evitando di leggere nel ditirambo l'unico modello di tragedia, ma recuperando la bontà dell'intuizione del nucleo originario del teatro nel canto culturale. Un po' faticosa, per via dell'errata foliazione, ma non priva di interesse, la ricostruzione di A. M. Milazzo della *Aristophani et Menandri comparatio* di Plutarco, che rilegge con sapienza i piani della critica letteraria antica. Un felice cambio di prospettiva si trova nel contributo di P. d'Achille, che analizza le variazioni del mito di Ipermestra nel melodramma settecentesco e ottocentesco, individuando puntualmente i differenti focus narrativi, in relazione al diverso contesto storico e musicale. Un percorso forse un po' troppo desultorio è quello di F. Tommasini, *Ai limiti del genere teatrale*, nel confronto proposto tra Yeats e Pasolini (chiamato erroneamente poeta bolognese a p. 263), che propone una *reductio* difficilmente condivisibile. Se la personalità dei due poeti è ugualmente eclettica e ugualmente permeabile alle sollecitazioni più diverse, il piano della critica sociale non può essere assimilato. La critica pasoliniana alla società dei consumi e al nuovo fascismo si comprende di fatto solo e soltanto alla luce della rilettura profonda dell'esperienza del Ventennio, della guerra e soprattutto del dopoguerra italiano, e non ha che un rapporto labile con la critica portata da Yeats alla società irlandese di inizio secolo: troppo diversi i *contesti* appunto, per tornare a una delle parole chiave del titolo. Interessante invece, la rilettura del mito e del suo significato, della sua dimensione di parola e di portato storico. Il contributo di P. Falzone, *Il poeta e le Furie*, propone un excursus storico della traduzione pasoliniana dell'*Orestide* che ha l'indiscusso pregio di riconsiderare il contesto di insieme del progetto voluto da Gassmann e Licignagni per la messa in scena dell'*Oresteia* nella stagione siracusana del 1960. L'opera corrosiva di Pasolini, che si proponeva anche nella lingua una traduzione antiborghese e anticlassica, è sapientemente riannodata, alla luce del saggio di Thomson, pubblicato nel 1941, *Aeschylus and Athens*, e un nuovo spazio trovano in essa le Furie, l'espressione dell'irrazionale che si integra nella coscienza dell'artista e che poi torna ad essere pieno sfogo irrazionale nel *Pilade*. L'ultimo contributo, *Il rito, la festa e la rappresentazione*, considera lo spazio vascolare come spazio rappresentativo. C. Roscino conduce un'analisi dettagliata del cratere apulo dei Bari Pipers, recante sul lato principale una scena da palcoscenico, dove i particolari rinviano a una performance di alta qualità tecnica e permettono di riconfigurare il rapporto tra rappresentazione vascolare e rappresentazione fliacica. Il volume *Spazi e contesti teatrali* si propone dunque come un itinerario e insieme un intenzionale *détour* nello *spazio* del teatro, che talvolta si declina anche come lo spazio fisico o virtuale della sua ricezione, della sua riformulazione, della sua evoluzione storica o filosofica.

Paola SCHIRRIPA

Christophe RICCO and Anca DAN (Ed.), *The Library of Alexandria. A Cultural Crossroads of the Ancient World. Proceedings of the Second Polis Institute Interdisciplinary Conference*. Jérusalem, Polis Institute Press, 2017. 1 vol., xxix-409 p., 21 fig. Prix : 48 €. ISBN 978-965-7698-10-5.

Les livres sur la Bibliothèque d'Alexandrie ne manquent pas. Celui-ci a le mérite de poser des questions précises : où se situait exactement la Bibliothèque d'Alexandrie ? Quels genres de textes étaient conservés dans cette bibliothèque ? Jusqu'à quel point la Bibliothèque d'Alexandrie devint-elle un lieu de rencontre de différentes langues et cultures (grecque, juive, égyptienne) ? À quel point dans son développement historique est-il possible de concevoir l'existence du Musée sans une bibliothèque ? Devons-nous établir une distinction entre le Musée et la Bibliothèque d'un point de vue institutionnel ? Quand on considère la destruction de la Bibliothèque, devrions-nous distinguer entre les collections de livres tenues dans la bibliothèque et les équipements qui abritaient ces collections ? Les collections étaient-elles conservées dans des bâtiments séparés ? Qu'est-ce qui causa la destruction de ces collections et combien fut perdu ? Pourquoi quelques auteurs anciens restent-ils silencieux à propos de la disparition de la Bibliothèque ? L'imprécision des témoignages dont on dispose, quand il ne s'agit pas de contradictions, fait que les réponses sont bien moins précises que les questions. Selon Hélène Fragaki, les sources littéraires semblent montrer l'existence d'au moins deux complexes architecturaux rassemblant des livres : les *apothékai*, réservés aux acquisitions récentes et situés dans les chantiers navals (*néôria*) et la Bibliothèque elle-même, localisée dans le Broucheion, la partie occidentale du quartier royal près des *néôria*. On ne sait rien sur l'architecture de ces bâtiments. En revanche, le système de catalogage des auteurs et des œuvres, les *Pinakes* de Callimaque, permet d'avancer l'hypothèse que le rangement physique des livres correspondait aux différentes branches du savoir suivant les principes d'Aristote (*La Bibliothèque d'Alexandrie : questions de topographie et d'architecture*, p. 3-42). La *Septante* figurait-elle parmi les ouvrages rassemblés dans la Bibliothèque d'Alexandrie ? Sylvie Honigman (*The Library and the Septuagint: Between Representations and Reality*, p. 45-77) le souhaite : « Once again, we might wish to speculate that translations of legal texts, such as Demotic Manual of Law and the Pentateuch books, might have been at home to such a collection. » (p. 76-77) Je penche vers une réponse affirmative. En revanche, pour J. Joosten, la *Septante* n'a probablement jamais pris place dans la Bibliothèque d'Alexandrie (*The Egyptian Background of the Septuagint*, p. 79-87). É. Nodet compare deux traditions concernant les origines de la traduction grecque du *Pentateuque* : la *Lettre d'Aristée* et le passage de Flavius Josèphe dans les *Antiquités juives* (XII, 11-118). Selon l'auteur, Joseph a utilisé la *Lettre* qu'il paraphrase (*Josephus and Aristee's Letter: A Comparison*, p. 89-120). Alors que l'on étudie souvent l'utilisation du vocabulaire homérique dans la poésie alexandrine, Jane L. Lightfoot s'intéresse à l'emploi des gloses et des *onomastica* dans cette poésie (*Words, Words, Words: Onomastica and Onomastic Technique in Alexandrian Poetry*, p. 125-138). C. Cusset montre comment Apollonios de Rhodes et Ératosthène de Cyrène suivent un chemin différent dans leur manière de combiner poésie et science : « alors qu'Apollonios de Rhodes compose une épopée selon de nouveaux critères poétiques qui lui permettent d'en faire une

œuvre ouverte située au cœur des croisements génériques et des influences multiples, Ératosthène au contraire entend clairement distinguer et séparer chaque type de discours dans une forme littéraire précise : c'est la classification des genres qui se met déjà en œuvre et qui, à mon sens, confirme qu'Ératosthène est bien le successeur d'Apollonios de Rhodes. » (*Apollonios de Rhodes et Ératosthène de Cyrène : bibliothécaires et poètes à Alexandrie*, p. 141-162). Si, disait-on, Ératosthène était le second dans de nombreux domaines, il était bien le premier en géographie, un vrai précurseur (A. Dan, *The First of the Bêta : Notes on Eratosthenes' Invention of Geography*, p. 165-222). À partir des citations d'auteurs que Strabon fait dans sa *Géographie*, Daniela Dueck essaie de découvrir les sources dont on disposait à son époque (*Strabo's Choice of Sources as a Clue to the Availability of Texts in His Time*, p. 227-243). Pour E. Friedheim, il semble que le contexte historico-politique d'Alexandrie peu favorable aux Juifs explique le silence de Philon sur la Bibliothèque. Philon ne veut pas légitimer le système socio-culturel illustré par cette institution (*Quelques notes sur la signification historique du silence philonien à propos de la Bibliothèque d'Alexandrie*, p. 245-255). La destruction totale ou partielle de la Bibliothèque et sa fin sont étudiées par E. Almagor et C. Rico. Le premier analyse la représentation littéraire de cet événement dans la *Vie de César* de Plutarque : « ... the Library came to symbolize a lost world destroyed in civil wars » (« *Read after Burning* » : *The End of the Library of Alexandria According to Plutarch* (Caesar 49), p. 257-291). Selon le second, si une destruction totale ou partielle de la Bibliothèque en 48 av. n. è. est très vraisemblable, on a les preuves d'une activité scientifique au Musée après cette date. Celle-ci ne pouvait s'exercer sans une bibliothèque, mais une bibliothèque dont la grandeur fut bien inférieure à la grandeur de l'institution des Ptolémées (*The Destruction of the Library of Alexandria : A Reassessment*, p. 293-328). L'ouvrage se termine par le compte rendu des discussions qu'ont suscitées ces communications lors d'un colloque qui s'est tenu à Jérusalem. C. Rico avait introduit le sujet en présentant les différentes interventions : *Introduction. The Library of Alexandria. A Cultural Crossroads of the Ancient World* (p. XVII-XIX).

Jean A. STRAUS

Cornel DORA, Philipp LENZ & Franziska SCHNOOR (Ed.), *Im Paradies des Alphabets. Die Entwicklung der lateinischen Schrift. Winterausstellung 26. November 2016 bis 12. März 2017*. Sankt Gallen, Verlag am Klosterhof, 2016. 1 vol. broché, 124 p., 57 fig. coul. Prix : 25 €. ISBN 978-3-906819-09-9.

Cet ouvrage collectif a été conçu à l'occasion d'une exposition présentée de novembre 2016 à mars 2017 dans la *Stiftsbibliothek* de l'abbaye de Saint-Gall (Suisse). Profitant de la richesse des collections de cette bibliothèque, il passe en revue les écritures latines livresques des différentes périodes de l'histoire depuis l'Antiquité jusqu'à la Renaissance, en les illustrant de photographies (en couleur et d'excellente qualité) de manuscrits conservés entre ses murs et qui offrent des exemples particulièrement représentatifs des écritures en question. Après quelques pages d'introduction sur l'écriture au Moyen Âge (par Michele S. Ferrari), les six premiers chapitres (dont la rédaction se partage entre Franziska Schnoor et Philipp Lenz) sont respectivement consacrés aux écritures antiques et tardo-antiques